



La Topaze dorée

Dominique LOTTIN

Dominique Lottin

La Topaze dorée

Une jeune femme corse dans la tourmente

© Dominique Lottin, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9127-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Tu lascerai ogne cosa diletta
Più caramente ; e questo è quello strale
Che l'arco de lo essilio pria saetta.
Tu proverai sì come sa di sale
Lo pane altrui, e come è duro calle
Lo scendere e'l salir per l'altrui scale.*

*Tu quitteras toutes les plus chères choses
tendrement tenues ; et cela est le trait
que l'arc de l'exil décoche d'abord.
Tu sauras combien il a goût de sel
le pain des autres, et comme est dur chemin
descendre et monter par l'escalier d'autrui.*

La Comédie Le Paradis Chant XVII de Dante Alighieri

Prologue

Arrivée tôt ce matin par la gare du Nord, ses pas sont lourds et sa démarche hésitante. Le rendez-vous fixé en milieu d'après-midi l'obsède depuis des semaines. Et si, malgré tous ses efforts, le coffre se révélait désespérément vide. Ses espoirs seraient définitivement anéantis.

Avant de se rendre sur place, Carole décide de retourner à l'appartement. Depuis trois mois, elle y passe régulièrement pour préparer les cartons du déménagement. Aujourd'hui, la force lui manque. Elle cherche une dernière fois la petite clé trop soigneusement dissimulée, passant d'une pièce à l'autre sans efficacité. Dans la salle à manger inondée de soleil, la chaleur a asséché le grand ficus dont les branches dénudées envahissent la grande baie vitrée. Elle ramasse les feuilles mortes qui tapissent la moquette vieillie et dans un geste machinal arrose la plante, comme si la vie devait reprendre ses droits. Carole poursuit sa quête et fouille dans les tiroirs du bureau Empire du salon, la commode de la chambre bleue et même dans l'arrière-cuisine, derrière le grand panier en osier où du linge attend toujours d'être repassé. Mais rien, définitivement rien. La cachette était parfaite. La clé reste introuvable. Cette recherche frénétique et quelque peu désordonnée a occupé son esprit jusqu'à l'heure de son rendez-vous.

Après avoir saisi un sac en toile noire rangé dans le fond d'un placard, elle referme d'un geste machinal la lourde porte blindée. Pour respecter les recommandations, Carole tourne la clé dans les trois serrures superposées et compose avec prudence le code de l'alarme. Tout s'est bien passé, la sonnerie n'a pas retenti, lui permettant d'échapper aux regards inquiets des voisins. Après un instant d'hésitation, elle choisit de descendre les cinq étages à pied, comme au temps des réunions de famille où ils étaient trop nombreux pour emprunter l'ascenseur étroit. En arrivant au rez-de-chaussée, elle a la tête qui tourne et le cœur qui s'emballe.

L'air de la rue lui fait du bien. Carole s'engage dans l'allée, sous les marronniers. Elle n'a jamais ressenti si fortement la pente de la rue de Rémusat, avec le sentiment diffus de devoir franchir un nouvel obstacle. Après plus d'un quart d'heure de marche, elle parvient devant l'agence bancaire dans laquelle elle pénètre avec appréhension. Personne dans le hall. L'anxiété fait rapidement place à l'exaspération. Plusieurs appels téléphoniques insistants sont nécessaires

pour que le notaire et tous les protagonistes se présentent enfin à l'accueil, prêts à tenir leur rôle.

Un employé leur ouvre l'imposante grille qui conduit au sous-sol de la banque. Pour pénétrer dans la salle des coffres, il doit encore introduire sa clé dans la serrure, composer un code secret et tourner le volant de l'épaisse porte blindée. Arrivé dans la pièce, il leur indique celui loué depuis plus de trente ans par la mère de Carole. Elle s'y rendait chaque fois qu'elle quittait Paris, pour déposer « ses trésors », les souvenirs de toute une vie. La dernière fois, c'était avant de partir en croisière en Norvège.

Tandis que leurs yeux s'habituent peu à peu à la pénombre, le notaire les invite à s'installer autour d'une petite table en bois. Carole, à bout de forces, est soulagée. Le serrurier prépare sa perceuse et allume son chalumeau. Malgré les efforts déployés, la porte résiste. Dans un bruit assourdissant, il l'attaque à grands coups de marteau. Ces préparatifs sont interminables et sinistres. Carole a l'impression confuse d'assister au tournage d'un mauvais film policier avec, posé sur elle, le regard suspicieux de ces cambrioleurs professionnels.

Pour meubler le temps, elle engage une conversation sans grand intérêt avec le notaire que lui a recommandé son frère. Est-ce le fruit du hasard, son étude est située juste en face de l'église d'Alésia où ses parents se sont unis il y a plus de soixante ans. Carole refuse de se laisser envahir par ces souvenirs qui risqueraient de brouiller ses yeux de larmes. Malgré l'angoisse de plus en plus vive qui l'étreint, elle affiche un air détaché. Elle regrette d'avoir insisté pour procéder à l'ouverture du coffre. Elle sait que ni son frère ni sa sœur ne lui auraient reproché d'y avoir renoncé. Mais au fond d'elle, Carole a ce besoin irraisonné de retrouver et de toucher ce que, hier encore, ses parents portaient avec élégance et discrétion. Et si ce coffre était vide, que tout avait définitivement disparu, elle n'aurait plus alors que leurs souvenirs sur des photos jaunies. Perdue dans ses pensées, loin, très loin de cette salle lugubre, elle réalise soudain que le serrurier est parvenu à faire céder le verrou. La porte s'ouvre. Carole n'ose pas bouger de peur d'être déçue, mais le notaire l'invite à le suivre pour évaluer le contenu du coffre. Elle reconnaît immédiatement les écrins et pochettes dans lesquels sa mère avait l'habitude de ranger soigneusement ses bijoux. Tout au fond, il y a même cette trousse noire du Concorde offerte à son père à l'occasion d'un vol dans l'appareil mythique de l'époque.

Carole est prête à les saisir, convaincue qu'elle va pouvoir les glisser dans son sac et s'enfuir loin d'ici. Mais le commissaire-priseur prend place. Il installe sur

la table une balance, une pierre de touche et de l'acide avant de procéder à l'ouverture de chacun des pochons et en extraire un à un les bijoux qu'ils contiennent. Il doit en dresser la liste et en estimer la valeur. Carole a l'irrésistible envie de les lui arracher des mains. Peu lui importe que ce soit de l'or ou non puisque ses parents les avaient choisis ou reçus en cadeau. De quel droit cet étranger peut-il la priver de cet instant d'intimité avec sa mère et son père ? Carole se raisonne, se calme doucement et s'efforce de ne rien laisser paraître des émotions qui l'assaillent. Mais à la vue de cette bague en or jaune, sertie d'une topaze dorée, elle a de plus en plus de mal à contenir ses larmes. Elle évoque tant de souvenirs, tout comme ce jonc en argent dont le bruit sourd des chocs contre la table en formica de la cuisine était le signe rassurant de la présence de sa mère dans l'appartement. C'est toute sa vie, ou presque, qui défile devant ses yeux sans qu'elle puisse s'attarder sur les moments les plus heureux ou s'interroger sur certains détails, toujours aussi énigmatiques. La prise terminée, Carole regroupe rapidement les étuis qu'elle place dans le grand sac de toile et s'empresse de prendre congé pour sortir au plus vite de l'établissement.

Sur le trottoir, elle marche tel un automate, étourdie et aveuglée par le soleil qui brille sur l'avenue. Carole est surprise par la foule des passants qui déambulent nonchalamment et profitent de cette fin de journée d'été avant de rentrer chez eux. Leur insouciance et leurs sourires contrastent avec la tristesse qui l'envahit. Elle devrait être heureuse d'avoir retrouvé ses trésors mais l'émotion est trop forte et sa peine infinie. Il y a sept mois, ses parents étaient toujours en vie. La maladie et leurs troubles de mémoire ne facilitaient pas leurs échanges, rendus plus douloureux par la conscience que leurs existences arrivaient à leur terme. Mais ils étaient toujours auprès d'elle et elle était toujours leur enfant. Désormais, Carole a changé de génération, plus personne pour la protéger de l'issue qui sera aussi inévitablement la sienne. Ses enfants sont déjà des adultes et s'éloignent peu à peu pour tracer leur chemin. Ses repères vacillent.

Le bruit de la rue et des commerces tout proches la ramène à la vie, cette vie si belle qu'ils lui ont léguée en héritage. La devanture d'un fleuriste attire son regard. Carole s'arrête un instant pour admirer cette explosion de couleurs et s'émerveiller devant un bouquet de roses blanches mêlées de chèvrefeuille. Elle voudrait les offrir à sa mère, « elle qui les aimait tant pour qu'elle les emporte au grand jardin là-bas ». La ritournelle ancienne lui revient en mémoire. Son air lancinant ravive ses premiers chagrins lorsque sa tante chantonnait la complainte

de Berthe Sylva en évoquant d'une voix douce le visage de Julie. Carole n'a jamais fredonné cet air en présence de sa mère, percevant la douleur d'un enfant de quatre ans qui comprend qu'elle n'a plus de maman. De ce passé familial, tout ou presque lui est inconnu.

Sans qu'elle s'en rende compte, ses pas l'ont reconduite devant l'immeuble où elle s'engouffre rapidement. Carole est impatiente de fouiller dans tous ces souvenirs. Chaque objet, bague, collier, montre ou bracelet est le témoignage d'une étape de la vie de ses parents. Une longue vie à deux, faite de bonheurs, de disputes, de retrouvailles et en définitive d'une affection inaltérable. Alors que Carole commence à ouvrir la première pochette, ressurgit dans ses mains la bague en or jaune sertie d'une topaze dorée. C'était sa bague de fiançailles. Elle se souvient des larmes de son père au décès de Charlotte, lui décrivant combien sa femme était belle lorsqu'elle dansait la valse avec sa longue jupe plissée. En quelques mots, ils n'étaient plus ses parents, figés dans leur rôle d'adultes, mais un jeune couple follement amoureux. Carole se précipite dans leur chambre pour retrouver la photo sur laquelle Charlotte, en voyage de noces sur le lac de Côme, portait encore cette jupe plissée qu'il n'avait pas, soixante ans plus tard, pu oublier. Même si Charlotte ne dépassait pas le mètre cinquante, sa taille fine et ses jambes parfaites harmonisaient sa silhouette et lui donnaient une élégance folle. Ses yeux brun foncé brillaient d'une vive intelligence et ses cheveux blond cendré, aux reflets légèrement roux, adoucissaient ses traits. Derrière son sourire discret, Charlotte ne riait presque jamais, se cachait une personnalité sensible, d'une volonté et d'une énergie inébranlables.

Carole revient dans la salle à manger pour continuer à fouiller dans les trésors de leurs vies. Là, tout au fond de la pochette fleurie, elle découvre une alliance en or jaune. Elle n'appartenait ni à sa mère, ni à son père. Carole en est certaine puisqu'elle avait exigé qu'on leur laisse à jamais le signe de leur union. Après quelques minutes, la mémoire lui revient, c'est l'alliance d'Antoinette. Quel paradoxe de la découvrir au milieu des bijoux de sa mère alors que les deux sœurs, qui ne se sont jamais quittées, ont eu tant de mal à se comprendre et à s'aimer. Et cette lettre que Carole avait découverte en vidant l'appartement de sa tante et qu'elle avait transmise à sa mère sans la décacheter. Que contenait-elle pour l'avoir tant fait souffrir ? Carole regrette de ne pas l'avoir ouverte et d'avoir ainsi évité à sa mère un ultime chagrin. Le respect des dernières volontés exprimées par sa tante ou plus sûrement la crainte de découvrir leurs secrets l'en ont empêchée. Maintenant qu'elles ne sont plus là, il lui faut découvrir cette

histoire, leur histoire qui est aussi la sienne.

L'enquête sera longue et difficile car Charlotte a peu d'indices. Elle n'a été certaine de la date de naissance de sa mère que le jour où elle a rédigé son avis de décès. De son passé corse, Charlotte Feriacci n'avait conservé qu'un accent rocaillieux où les « R » roulaient au fil des phrases. Elle ne prononçait jamais les prénoms de ses parents et refusait d'évoquer les destins brisés de ses frères prématurément disparus. Même dans la mort, ses origines s'étaient dérobées. Sur sa tombe de granit gris, le marteau vengeur de l'employé des pompes funèbres avait transformé les « C » de son patronyme en « G », supprimant d'un seul coup toute son ascendance. Pourtant, Charlotte n'était pas seulement le fruit d'un travail acharné, d'une ambition démesurée et d'une volonté peu commune. Elle avait hérité des forces et des faiblesses de ses aïeux, des valeurs et des souffrances de sa terre de naissance.

En s'envolant vers l'île de beauté, Carole se remémore les récits familiaux qui ont bercé toute son enfance. Sa mère était la descendante des seigneurs Feriacci de Cinarca, l'une des plus vieilles familles nobles de Corse. Implantés au XVI^e siècle « *Au-Delà-Des-Monts* », dans un fief du sud, les Cinarchesi luttèrent avec vaillance contre la tutelle génoise et ne rendirent les armes qu'à la mort de Sampiero Corso, aux portes de Cauro. Quant à son ancêtre Lugiera, il fut anobli quelques siècles plus tard par Théodore de Neuhoff, élu roi des Corses en avril 1736. Au départ précipité du souverain éphémère, le désormais comte de Lugiera participa au conseil de Régence, négocia avec le comte de Boissieux l'autonomie de l'île, avant de s'opposer au retour du roi et de rallier définitivement le royaume de France. Leurs descendants lui restèrent fidèles et contribuèrent à la prospérité de leur île jusqu'au père de Charlotte, entré dans l'Administration comme ingénieur en chef des travaux publics.

Carole est impatiente d'entreprendre ses recherches pour combler les zones d'ombre qui pèsent sur le passé de sa mère et remonter jusqu'à ces ancêtres glorieux. Si Catariccia, petit village de la vallée du Cruzini est le berceau historique de la famille, Cauro situé dans celle du Prunelli est le lieu de naissance de Charlotte.

Avant de pénétrer dans le bureau étroit de la mairie, Carole choisit de faire à pied le tour du quartier de Roccia Sutanu qui a conservé presque intactes ses imposantes bâtisses de granit, témoignage d'un passé prospère. Alors qu'elle songe à ce début d'après-midi de février 1920, où, derrière l'un de ces murs, Charlotte a poussé son premier cri, ses rêveries sont brusquement interrompues

par une jeune femme qui se précipite à ses pieds pour recueillir un jeune hérisson qui tentait imprudemment de s'engager sur la chaussée. Carole veut croire que cette présence animale est le signe que la maison située en surplomb de la route est celle dans laquelle sa mère a vu le jour. Elle s'arrête pour l'observer attentivement. Le bâtiment comporte de larges fenêtres et sept lucarnes qui aèrent le grenier. L'escalier de pierre de la façade latérale permet d'accéder aux deux étages supérieurs. Sur la terrasse en terre battue, de magnifiques tilleuls délimitent une surface ombragée qui invite au repos et à la quiétude. Même si la maison est aujourd'hui plongée dans une grande torpeur, Carole n'a pas de peine à imaginer l'animation qui pouvait y régner lorsqu'une famille nombreuse habitait les lieux.

L'heure de fermeture de la mairie approchant, Carole rebrousse chemin après s'être assurée que le petit animal est désormais hors de danger. Sur place, elle obtient de l'employée municipale l'acte tant espéré et découvre avec émotion les prénoms de ses grands-parents, Jean-André et Julie. Munie de ces premières informations, elle se rend dès le lendemain à Catariccia, situé à plus de soixante kilomètres, sur les hauteurs d'Ajaccio. Après avoir parcouru des routes étroites et sinueuses, Carole pénètre dans la modeste maison communale du village où elle a rendez-vous avec la secrétaire de mairie. Patiemment, la jeune femme parcourt les vieux registres d'état civil, en partie rongés par les souris qui se glissent subrepticement dans les lieux à la nuit tombée. Par chance, les pages sur lesquelles figurent les déclarations de naissance de ses grands-parents ont été épargnées.

Après des mois de recherches, beaucoup de fausses routes et de désillusions, Carole se rend à l'évidence. Xavier, son oncle à l'origine de la légende familiale, avait un don pour inventer de magnifiques récits auxquels on avait envie de croire. La réalité qui s'est dessinée pas à pas est assurément bien différente.